



L'AN DE MISÈRE

au val de Bagnes.

(1816-1916)

Travail présenté à l'assemblée de la « Société d'histoire du
Valais Romand » à Martigny-Ville,
le 6 février 1916.

I

PLUS que jamais les temps sont tristes et durs, la lutte pour la vie déjà si àpre en temps ordinaire dans notre siècle de vie intense a été aggravée dans de grandes proportions, des proportions énormes même, pour certaines classes des plus intéressantes de la société, dès le début de l'effroyable guerre qui, aujourd'hui encore tout comme il y a deux ans, nous menace de toutes parts de son spectre hideux et sanglant.

Le renchérissement des denrées de première nécessité suivit pendant bien des mois une progression

ascendante continue, parallèle à celle de leur rareté de plus en plus accusée et des difficultés grandissantes du ravitaillement de la nation suisse, oasis de paix au sein d'un océan de feu et de sang. Accoutumée à une aisance et à une vie facile relatives, notre génération pas mal gâtée par les progrès du siècle, jette parfois les hauts cris en se plaignant des malheurs inouïs des temps. Mais nos arrière-grands-pères qui vivaient il y a cent ans en ont souffert d'aussi rudes sous tous les rapports. L'histoire se répète et n'en est pas moins douloureuse.

1816 fut en effet une année de grande misère et continuée par la disette fatale qui s'en suivit partout l'année suivante (1817). Le siècle passé ne dut pas connaître de pire année que cette date 1816, qui fut comme le point culminant de toute une série (de 1816 à 1818) d'années consécutives rigoureuses, années aux hivers interminables, séparés les uns des autres par des fantômes d'étés, des étés polaires, brefs, pluvieux et sans chaleur. Il est bien aisé de se représenter combien cet état climatérique prolongé pouvait avoir de fâcheuses répercussions sur l'état économique des peuples. Et chacun sait que cette période néfaste coïncide avec les dernières phases de l'épopée napoléonienne qui sema la mort et la désolation dans toute l'Europe continentale, avec ces formidables saignées de la campagne de Russie, de Leipzig et de Waterloo, qui anémièrent profondément les peuples privés du sang riche et généreux de toute une génération naissante.

Rarissimes sont les documents locaux susceptibles

d'instruire la postérité sur la misère de l'an *seize*. Le notaire et chroniqueur bagnard P.-J. Jacquemain ¹, qui a laissé des mémoires intéressants sur la période écoulée entre 1789 et 1833 est-il le seul à nous renseigner? A le lire ne dirait-on pas que l'année 1815 fut aussi mauvaise que celle qui la suivit? A la rigueur du climat se joignaient plus rapprochés les maux de la guerre. Le Valais assistait aux allées et venues des armées alliées victorieuses de Napoléon et il en pâtissait douloureusement.

« Tout le pays fut mis à contribution d'hommes, de grains, de vin, d'eau-de-vie, de foin, de paille, de viande, de bois. La commune de Bagnes a fourni quarante vaches. Il en est resté à la maison commune, après les fournitures achevées, environ soixante quartiers (mesures) qui fut conservé jusqu'au commencement de 1816, pour des besoins semblables; alors ce grain a été vendu au prix de 48 batz la mesure; et le seigle s'est vendu au prix de 45 batz, la même année 1816. La récolte en 1815 fut très petite en grains, paille, foin; point de fruits dans la commune; les montagnes souvent dérangées par l'intempérie, très peu de repas, en automne, qui céda sa moitié à l'hiver suivant, qui commença d'abord à sévir par une abondance de neige et de froid qui continua ainsi jusqu'au mois d'avril avec très peu de relâche. »

Pardonnez-moi cette citation que vous avez sans doute déjà lue dernièrement dans les journaux ainsi

¹ P.-J. JACQUEMAIN : Observations des événements les plus remarquables, tant sur les affaires politiques que sur le temps passé dans quelques parties de l'Europe notamment en Valais et en Bagnes même dès l'an 1789 jusqu'à l'an 1831 exclusivement avec quelques notes depuis jusqu'à 1833.

que d'autres extraits suggestifs de la même chronique, probablement, le seul document local que nous possédions sur cette époque, tandis que les fureteurs vaudois, plus favorisés, ont découvert un certain nombre de *livres de raison*, mentionnant 1816 et dont se sont occupés au commencement de l'année du Centenaire (1916) le *Conteur vaudois* et d'autres publications ¹.

Je cite encore Jacquemain : « A cette époque (août mil huit cent seize) la commune de Bagnes a fait une députation auprès de monseigneur l'évêque de Sion pour obtenir le rétablissement de vingt fêtes, dont la diète, au temps de l'indépendance, avait obtenu la suppression de Pie VII. Ce rétablissement n'a pas eu lieu ».

II

Permettez maintenant que je passe rapidement en revue les quelques lambeaux de renseignements que j'ai pu arracher à la tradition orale de mon milieu, gardienne imparfaite des menus souvenirs historiques d'il y a cent ans. Le peu de faits, recueillis à grand peine pour vous les présenter aujourd'hui,

¹ Par l'instigation de M. Octave Chambaz, à Rovray, qui a ouvert la série le *Conteur vaudois* dans ses numéros deux, trois, cinq de 1916 a publié de nombreuses communications provenant de toutes les parties du canton de Vaud. Et de son côté, un autre Vaudois, M. Marc Henrioud, à Berne, lance un appel dans le but de se documenter pour une étude qu'il prépare sous le titre : *L'année de la misère (1816-1817) dans le canton de Vaud*.

D'autre part beaucoup de Valaisans connaissent sans doute la gracieuse nouvelle de Louis Favrat : *L'année de la misère*.

n'en n'ont pas moins une certaine éloquence en dépit de leur apparence parfois insignifiante.

En mil huit cent seize, me disait naguère un vieillard de Lourtier, d'après ce que les parents racontaient, jour après jour le soleil se levait dans un ciel blafard presque sans éclat, de telle sorte qu'on avait de la peine à distinguer dès les premières heures de la matinée la partie éclairée de l'horizon de celle qui était encore dans l'ombre. Et au bout d'une heure ou deux, ces pâles rayons, s'effaçant progressivement, devenaient tout à fait invisibles, voilés par une désespérante brume, couvrant ciel et terre, sous une nappe grise opiniâtre.

La saison des estivages fut excessivement piteuse. Les hauts chalets ne furent pas même habités. Au lieu de la durée normale des inalpages, quatre-vingts jours à trois mois, le maximum du séjour du bétail à la montagne fut de quarante-deux jours, tout au plus. On alpa très tard en juillet puisque des particuliers, montés dans les mayens avec leurs troupeaux, en juin, y restèrent quarante jours avant de pouvoir réunir ce bétail au troupeau commun de la montagne. Des dires de sources diverses sont d'accord pour attribuer au grand alpage de *Charmotanna* au moins sept descentes successives, forcées par des retours de froid fréquents. D'aucuns prétendent même que le troupeau de cet alpage dut descendre par neuf fois. Les *anciens* de Bruson racontent que les vaches de la montagne de *Mille* furent ramenées cinq fois au village durant cet été sibérien. Après une ou deux de ces désalpes prématurées, les bergers

hésitaient à remonter de nouveau sur l'alpe inhospitale, et on dut, dit-on, faire intervenir à plus d'une reprise l'autorité judiciaire du *châtelain* (juge) pour faire marcher les plus récalcitrants. Certaines familles préférèrent garder leurs bestiaux dans les basses régions. Ce furent celles qui s'en trouvèrent le mieux ; elles purent du moins profiter des produits laitiers pour s'en nourrir au jour le jour.

Et les récoltes ! On se hâta de les rentrer comme on put, avant la maturité, pour ne pas les laisser ensoleiller sous la neige tôt venue. Dès la mi-octobre on fut en plein hiver et ce dernier persistait dans les hauts villages à la fin avril, car en cette dernière saison avancée la campagne était encore recouverte d'une forte couche de neige. A la disette des vivres de l'homme se joignit l'épuisement des provisions pour le bétail. On fut, dans bien des endroits, réduits à nourrir ce dernier de branches vertes de sapin ou de celles du genévrier. On rapporte que beaucoup de bestiaux, surtout ceux qu'on avait alimentés de ramée, périrent.

A Hérémente (Val d'Hérens), il est dit qu'on versait de l'eau bouillante dans les tines pour faire fermenter la vendange de 1816. (Ant.-Marie Seppay).

Chez nous, les fèves, dont la culture devait être à cette époque d'une grande importance — l'âge de la fève — furent rentrées à demi-mûres seulement. On les faisait sécher en les suspendant sur des perches fixées tout autour des poêles des chambres d'habitation. Là où on ne prit point cette précaution elles gelèrent dans les granges ou *raccards*, à la Saint

Maurice, (vingt-deux septembre) disent les uns, à Noël prétend un autre souvenir oral. La mesure (*quartanne*)¹ de ces fèves noircies par la gelée se vendait trente batz (Rosine Luisier, Lourtier).

Il paraît que les cerises furent relativement abondantes, ce qui exclurait l'authenticité de gelées printanières dont parle la tradition et qu'il faut probablement reporter en une autre année exceptionnelle. Mais ces fruits mûrirent si tard, que vers la Toussaint seulement et puis plus tard encore, les jeunes gens qui couraient les veillées de village, ramassaient frais sur la neige, de grandes quantités de *setzserons* (cerises tombées de l'arbre après maturité et desséchées). Un homme de Lourtier, Martin du Planchamp, qui avait passé le court été 1816 sur la montagne des *Grenays*, occupé à la garde du troupeau, se mit à ramasser des cerises dès la définitive désalpe. Il en recueillit assez dès lors pour en distiller jusqu'à quatorze pots de *garzin* (eau-de-vie). (François Luy).

La tradition est presque muette pour ce qui concerne la pomme de terre²). Il me semble devoir expliquer le silence par le fait que sa culture, aujourd'hui importante dans nos contrées, était encore à ce moment dans sa période de début. Parmentier, ce bienfaiteur des classes pauvres (1737-1813), ne l'avait vulgarisée que récemment en France, et il n'était mort

¹ *Quartanne* : quarteron fédéral de quinze litres.

² Elle produisit si peu qu'un ouvrier devait parfois travailler toute une journée dans un champ afin d'arracher pour un repas à sa famille, de tubercules mangeables. (St-Maurice.)

que depuis trois ans. Les souvenirs oraux nous rappellent d'autre part combien fut difficile son introduction chez nous. On raconte encore couramment que la première année où l'on se décida à essayer d'en planter, on se mit à cueillir et à manger les baies vertes en été. La déception fut générale et beaucoup eurent à supporter des coliques. Ce n'est qu'au printemps d'après qu'on trouva les précieux tubercules qui réhabilitèrent peu à peu la plante nouvelle. Mais bien des vieux ne s'y convertirent pas, en dépit de la dureté des temps et malgré que leurs estomacs fussent rompus à un régime grossier. Par prévention ou par inexpérience ils déclaraient la pomme de terre *fièvreuse* et tout au plus bonne pour les pourceaux. Aux *premiers temps* « une année, certaine famille en avait rentré *trois* sacs. Ces gens-là vont s'empoisonner » disait-on ! Sous ce rapport que les temps sont changés !

1816 connut bientôt chez nous les affres de la faim. Fortunés s'estimèrent ceux qui purent se procurer du blé à soixante batz la mesuré, soit trois écus de la monnaie en cours.¹ La ville d'Aoste disputait à Martigny, en ce moment où les voies de communication étaient si défectueuses, le soin d'approvisionner tant bien que mal, les riverains des trois Dranses valaisannes. A dos de mulet, à dos d'homme fréquemment, nos ancêtres faisaient des lieues et des lieues par dessus les cols de la chaîne pennine, apportant

¹ Il paraît qu'à la fin de 1817, le même prix exorbitant était réduit au tiers, soit à un écu de vingt batz.

d'Italie la bonne *polenta* nourricière de leur nichée. La disette se fit bientôt sentir sur ces marchés. Un pauvre homme de Bruson, du nom de Maret, chargé de famille, était descendu à Martigny afin de s'approvisionner en grains. Il ne put en trouver. Force lui fut de rentrer chez lui les mains vides au milieu des siens affamés. Pris de désespoir, dans un geste furieux, il lança l'argent destiné à l'achat du pain introuvable, à travers la chambre, disant : « *Va-t'en puisque tu ne sers plus de rien et que tu n'empêcheras pas ma famille de mourir de faim* ». Sa détresse fut heureusement secourue par la charité d'une voisine aisée et de bon cœur qui avait sagement conservé dans son grenier des provisions de réserve pendant des années meilleures (notaire H. Filliez). Ce trait m'a été rapporté pour plusieurs autres endroits du Valais aussi.

Un autre paysan aurait franchi la Croix-de-Cœur, en quête de vivres pour sa famille dépourvue. A Isérables, autrefois une des communes pourvoyeuses en blé du marché de Sion, il put se procurer trois pains à grand'peine. De là, descendant en plaine, il l'avait parcourue pour ne rentrer au logis, désespéré, qu'avec une *quartanne* de chènevis. (M^{me} L^{se} Charvoz, au Châble.)

On trompait parfois la faim des enfants en leur lançant en pâture, comme à des pourceaux, de la graine de chènevis, quelquefois mélangée à dessein avec de la cendre, pour les aider aussi à tuer ce temps de famine si long.

L'expression populaire : *Long comme un jour sans*

pain, devait s'appliquer à cette époque avec une exactitude d'un réalisme lamentable!

A quels expédients n'eut-on pas recours, pour se nourrir, durant ce printemps 1817 surtout? Dès que le gazon se mit à reverdir, tardivement, on autorisa les enfants à parcourir les prairies à la recherche de toutes les *herbes* susceptibles de servir à l'alimentation. Que ne mangea-t-on point? La soupe aux orties, celle aux épinards sauvages (*varkouayno*), à la bistorte ¹, à je ne sais quoi encore, furent mises à contribution. La nécessité talonnant les ventres creux, suscita chez les pauvres gens des prodiges d'inventions culinaires. On se défendait de la faim au moyen de bouillies, de ragoûts, de toutes sortes de mets imprévus, auxquels il nous serait bien difficile de faire honneur, mais qui n'en sauvèrent pas moins nombre de miséreux, pour l'ordinaire déjà peu gâtés par les délices raffinées de la vie, et dont la table ne connut jamais ce qui délecte le palais des gourmands.

Longtemps avant l'apparition du pain KK de la *Kultur*, on fit ce pain nécessaire à la vie avec tout autre choses que de la farine du blé ou du froment. Le pain d'orge, d'avoine ou de fève, ce dernier surtout si indigeste fût-il, était un luxe. On additionnait quelquefois le peu de farine que l'on pouvait avoir avec d'autres substances peu propres à la panification, telles que celle provenant du *remolon* (recoupe), de la mouture des fruits de sorbier (ou alizier, les

¹) Bistorte, *Polygonum bistorta* d'après Besse, vulgairement *langue de bœuf* par la francisation de l'appellation patoise, *Invoua bæü*.

arsâe) desséchés, du son mélangé avec des betteraves et même de la fine poussière résultant du battage des fèves, ce qui donnait à la grossière galette où elle entraît en composition, une couleur verdâtre.

Les pelures de raves, desséchées, émiettées, remplaçaient le pain dans la soupe. Une vieille femme du Châble qui avait vécu l'an de misère en avait rempli peu à peu un grand bahut en prévision du retour possible de pareille disette. Le *nozelon*, tourteau de noix et de chanvre), était le favori sur les tables.

Plus d'une fois M. L. Courthion m'a fait remarquer que les personnalités qui jouèrent un rôle local de quelque importance à l'époque agitée qui s'écoula autour de 1844, se montrèrent généralement, si elles sortaient de milieu paysan, d'une parcimonie confinante à une avarice presque outrée dans leur vie privée et publique. Il en attribuait la cause au fait que leur enfance avait connu les privations de la dure année de misère.

Voilà les quelques maigres renseignements arrachés assez péniblement à l'infidèle mémoire des vieillards d'aujourd'hui. La tradition orale pêche souvent par imprécision et les narrateurs populaires ont surtout un dédain désespérant de l'exactitude des dates dont ils se soucient comme poisson d'une pomme. Dans ces conditions on voudra bien montrer un peu d'indulgence pour cet air d'incomplet que doivent présenter les notes ci-dessus réunies au hasard.

La seule innovation sociale, accueillie sans hostilité par l'indigène le plus réfractaire aux transforma-

tions modernes et volontiers porté à répéter l'antienne favorite : *To no tsandze, rin no melayre*, est bien l'établissement des chemins de fer considéré par nos grand-pères comme le plus sûr garant contre le retour d'effroyables disettes comme celle de 1816 et 1817. « Vivent les chemins de fer » s'écriaient-ils volontiers !

En effet, grâce à nos rapides moyens actuels de locomotion et de transport, de tels fléaux sont infiniment moins à redouter. Toutefois, nous vivons au bon moment pour nous attendre aux pires éventualités. Souhaitons qu'en dépit de la rage folle que semblent posséder les nations se ruant les unes contre les autres, comme des démons, les peuples en armes ne parviennent pas à anéantir dans un moment de folie, l'œuvre édifiée patiemment par l'humanité au prix des efforts sans nombre, des sueurs et du sang des meilleurs de ses enfants, car, sans ce patrimoine social si précieux — le progrès — la génération d'aujourd'hui, comme ses devancières, serait à la merci de la cruauté inconsciente des éléments naturels.

Lourtier, janvier 1916.

Maurice GABBUD.

Notes annexes.

Une tradition recueillie à Lourtier, dit qu'en une année, bien lointaine, probablement antérieure à 1816, mais dont on ne saurait préciser la date (on s'en soucie bien peu !) une gelée tardive anéantit presque complètement la récolte des céréales en juin.

A Champsec, on racontait aussi que les *artifices* (moulins, scieries) durent interrompre le travail à la Saint-Pierre (vers le 29 juin) pour la même cause qu'en plein hiver rigoureux, les meunières étant complètement prises par la glace.

L'indifférence regrettable de nos *anciens*, pour fixer leurs souvenirs par des dates, points de repère précis, nous laisse ignorants quant à l'époque de *faits* climatiques aussi remarquables.

Au nombre des années précoces du siècle passé on place en tête 1811 (l'année de la comète) et 1822, la première rendant des points à la seconde. Années sans hiver, dit-on. En février, dans de hauts mayens très peu exposés au soleil, altitude de mille six cents à mille sept cents mètres, les prairies étaient émaillées de fleurs printanières (primevères). Les troupeaux de génissons et de moutons couchaient à la *belle étoile* en mars, dans les communaux de Lourtier et marquaient le gîte. En 1822, on aurait fait du fromage en mai à *Charmotanna*, alpage élevé où dans les années normales on alpe durant la dernière semaine de juin. Le *sureau* du lieu dit la Croix-du-Glacier, rière Lourtier, endroit privé de soleil dès la Toussaint aux premiers jours de février, était feuillu à la Saint Mathias (24 février).

1834 fut une année très précoce, dit une tradition isolée, de même 1865, en laquelle date toutes les *montagnes* de Bagnes furent inalpées pour le quinze juin sauf Lally et la Chaux. La même année pourtant, il y avait quatre pieds de neige à la fin mars dans les rues de Sarreyer et le travail de la vigne à Fully ne fut possible qu'en avril où il fut précipité par l'avancement extrêmement rapide de la saison.

L'été de 1818 aurait été aussi sec que celui de 1911, dit-on? En 1832 le vin mûrit sans pluie; on n'en eut point du mois de mars à la vendange.

Les 9 et 11 juillet 1909, tous les alpages du val de Bagnes furent désertés par les bestiaux chassés par un enneigement considérable. A ce moment M. Courthion écrivit dans la *Tribune de Genève* un article ré-

trospectif, reproduit par les journaux valaisans, sur les désalpes prématurées antérieures. Il citait :

1829 : descentes partielles au début de juillet puis générales le 22 août. Troupeaux bloqués dans les neiges, à *Charmotanna* (ci-devant *Durand*) désalpés à grand'peine. Grandes inondations en France et en Allemagne. Demi-pied de neige à Paris.

1831 : Tout Bagnes sous la neige, quarante hommes désalpèrent *Durand*. Mais la tradition orale que j'ai recueillie moi-même dernièrement, soutient que c'est 1833 qui fut « l'année de la grande neige » aux désalpes si périlleuses, après que certain troupeaux furent bloqués pendant plusieurs jours sur la montagne. Pendant ces désalpes une avalanche emporta un homme dans le défilé de Mauvoisin et l'entraîna au bord de la rivière où on le releva avec une jambe cassée. On a retenu son nom, c'était un Georges Bruchez, de Bruson. Un pied de neige à Sembrancher en plein été. 1843 dut être une année très rigoureuse.

Peu s'en fallut que le fort enneigement du 13 septembre 1882 provoquant toutes les désalpes, n'atteignit la plaine.

Selon la chronique Jacquemain déjà citée : 1802 : Les choux gelèrent au mois d'août à Bagnes et en 1804 : floraison des abricotiers en janvier, etc.

M. G.

